

être pas flatté en le plaçant immédiatement après Virgile (1).

C'est, dit-on, après l'un de ces repas littéraires qu'il avait institués pour célébrer la fête de Virgile, et si bien décrits par Alessandro d'Alessandri, que Sannazar vint écouter Égidius de Viterbe, que Léon X devait décorer de la pourpre romaine. L'orateur prêchait ce jour-là sur la Vierge; Sannazar, en l'entendant, conçut l'idée, dit-on, de son poème en l'honneur de Marie. Quelques fragments de cette épopée, lus à Rome, avaient donné une grande idée des talents de l'écrivain. On savait que Sannazar n'avait pas toujours pris ses sujets dans le monde qu'habite la mère de Dieu; que plus d'une fois il s'était mis en scène, même dans son Arcadie, avec de terrestres beautés dont il avait trop vivement célébré les charmes.

A Rome donc, on fut heureux d'apprendre que Sannazar cherchait à faire oublier des folies de jeune homme, par trop poétiques, en chantant, à la manière de Vida, les mystères de la foi chrétienne. L'intention était louable, et les encouragements du saint-siège ne pouvaient manquer au poète. Léon X, au moment où la voix d'un moine venait de troubler l'Église, était heureux que le dogme catholique trouvât un défenseur parmi les humanistes séculiers, et, comme il le dit, un David pour frapper au front un nouveau Goliath, et pour apaiser de sa sainte lyre les fureurs d'un autre Saül (2).

Il est manifeste que le pape cherchait à encourager toute pensée religieuse, qu'elle se traduisit en vers, comme chez Vida ou Sannazar; en prose, comme chez Sadolet; en couleur, comme chez Raphaël d'Urbin; en marbre, comme chez Sangallo; en airain, comme chez Sansovino. C'est le

(1) In carmine pastorali solus legi dignus omnium qui post Virgilium scripsere. — Scaliger.

(2) Gratulamur itaque tibi quòd... nobis ipsis imminente hinc Goliath armato, hinc Saule à furiis agitato, affuerit pius David, illum fundà à temeritate, hunc lyrà à furore compescens. — Dilecto filio Sincero Sannazario, Leo Papa X.

poète théologien qu'il protège dans Sannazar, qui doit venir au secours de l'Église menacée par un moine allemand. A cet athlète de la foi, il promet son amour et l'affection du saint-siège (1).

Nous pensons, avec Érasme, que le poète eût mérité plus de louanges encore, s'il avait sacrifié moins souvent au paganisme dans un sujet tout chrétien (2). Qui pourrait pardonner, quand il s'agit de mystères tels que ceux qu'il célèbre, aux vers sibyllins que Marie porte dans ses mains; à ces Néréides qui forment le cortège du Christ; à Protée racontant les merveilles de la Rédemption? Mais peut-être Sannazar avait-il le droit de se servir des divinités païennes pour chanter le triomphe du christianisme, au moment où les dieux du vieux monde étaient mis en fuite par un morceau de bois, couvert, il est vrai, du sang de Jésus. C'est l'ingénieuse réflexion de l'un des biographes du Napolitain (3).

Nous reconnaissons, avec Flor. Sabinus, que Sannazar est toujours resté chaste, quoiqu'il ait abordé avec hardiesse tous les détails du mystère de l'enfantement de Marie (4); nous comprenons que cette langue latine qu'il parle si purement ait pu séduire l'oreille d'un pape, et qu'Égidius de Viterbe, cet esprit si religieux, ait écrit à l'auteur: « Lors-

(1) Tu ita tibi persuadeas volumus nos te et tua omnia perindè ac nostra complexuros esse, nec nos, nec hanc sanctam sedem unquam tui vel affectus vel operæ immemores futuros. — Dilecto filio.... Leo papa X. Le poète dédia plus tard son livre à Clément VII, qui lui écrivit une lettre de félicitations qu'il terminait ainsi: « Tantam tibi habemus gratiam, quantam capere grati et memoris pontificis tanto devincta officio mens potest, sicut et re ipsa tibi ostendere parati sumus et ut experiare etiam adhortamur. » Sans le sac de Rome par les soldats du connétable de Bourbon, il est probable que le poète eût reçu le chapeau de cardinal. — Crispo, Vita del Sannazaro, p. 26 e nota 68.

(2) Plus laudis erat laturus si materiam sacram tractasset aliquanto sacratius. — Ciceronianus, Tolosæ, 1620, p. 90.

(3) Valory, l. c., p. 92.

(4) Fl. Sabinus, Linguae latinae Scriptorum Apologia. Bas., 1540.

que je reçus votre divin poème, je voulus connaître tout de suite cette merveilleuse création. Dieu seul, dont le souffle l'inspira, peut vous récompenser dignement, non pas en vous donnant les Champs-Élysées, fabuleuses retraites des Linus et des Orphée, mais la bienheureuse éternité (1). »

Avant que le souhait du bon Égidius s'accomplît, Dieu réservait au chantre de Marie de cruelles épreuves. Cette demeure aérienne pendante comme un nid d'oiseau sur les flancs du Pausilippe, et qu'avaient respectée les Français lors de l'invasion de Naples, fut saccagée plus tard par les Impériaux (2). Sannazar supporta ce malheur en véritable chrétien; il refit sa demeure. La belle urne où, à l'imitation des anciens, il s'amusait à déposer un caillou blanc ou noir, suivant que le ciel avait fait pour lui le jour heureux ou néfaste, fut remplacée par une petite chapelle dédiée à la Vierge, et où plus tard Ange Poggibonsi érigea au poète un magnifique mausolée sur lequel Bembo (3) écrivit ces deux vers :

Da sacro cineri flores; hic ille Maroni  
Sincerus musâ proximus ut tumulo.

Ne troublons pas les cendres du chantre de l'Arcadie en lui reprochant une épigramme contre Léon X, « qu'on aura glissée furtivement, dit Fontanini, avec quelques autres peut-être, dans les œuvres du poète. » Le courtisan, jusqu'à la mort, d'un roi déchu, n'a pu calomnier Léon X, son protecteur (4).

(1) Valory, p. 106. — Roscoë, t. III, p. 294, note 3.

(2) Crispo, Vita del Sannazaro, p. 28, e nota 75.

(3) Il y a une lettre charmante de Bembo à Sannazar, datée de Venise, 1505, qu'on trouvera dans le Recueil latin des épîtres du cardinal, lib. IV, p. 144. Venise, 1552.

(4) Fontanini, Bibl. ital., t. I, p. 453. — Sur Sannazar, outre Salfi, Corniani, Tiraboschi, on consultera Lil. Gregor. Gerald., Dialog. de poetis sui ævi; P. Jovius in Elog. Act. Sinc. Sannazari; de Balzac, Dissert. sur la tragédie d'Hérode de Dan. Hensius; Rapin, Réflex. sur la poétique, 2<sup>e</sup> part.; Olaus Borrichius, Diss. tertia de poet. lat.

## M.-ANT. FLAMINIO.

A Seravalle on citait un professeur de belles-lettres distingué, Jean-Antoine Zarabini, qui se faisait nommer Flaminio depuis qu'il avait été reçu membre de l'Académie de Venise (1). Pendant la guerre qui désola l'Italie, après le traité de Cambrai, Jean-Antoine fut dépouillé de ses propriétés et chassé de sa patrie. Le cardinal Riario vint au secours de l'humaniste, en ouvrant sa bourse au proscrit. Jules II fit mieux : il lui rendit Seravalle (2). Or Flaminio avait un fils, Marc-Antoine, auquel il dit un jour : « Pars, mon enfant, non pas pour une ville obscure, mais pour Rome; va trouver, non pas un pontife ordinaire, mais Léon X, le prince le plus éclairé du monde, et porte-lui ce poème, que je viens d'écrire pour exhorter Sa Sainteté à faire la guerre aux Turcs; porte-lui nos sylves, que j'ai dédiées au cardinal de Sainte-Marie *in viâ latâ* (3). »

Le jeune homme partit.

Supposons que l'enfant, il n'avait que seize ans, se fût présenté au palais de l'empereur d'Allemagne, du roi de France, du roi de la Grande-Bretagne, de Sa Grâce l'électeur de Saxe, il est probable que la garde lui en eût défendu l'entrée; mais le pape, c'est-à-dire le plus grand monarque de l'époque, ne ressemble pas aux autres souverains. Le Vatican s'ouvrit donc à Marc-Antoine Flaminio, qui se mit à lire, en présence d'un grand nombre de cardinaux, le dithyrambe contre les Turcs.

Le pape voulait garder l'enfant, dont il se proposait de

(1) Tiraboschi, t. VII, parte IV, p. 1408. — Jean Ang. Gradenigo a écrit la vie de J. A. Flaminio, qui a été insérée dans la Nuova Raccolta d'Opuscoli, etc.

(2) Tirab., t. VII, p. 1409.

(3) Neque ad Antistitem aliquem gregarium, sed totius terrarum orbis principem et virum doctissimum Leonem pont. max. — Joann. Ant. Flam., epist., in op. M. A. Flam., ap. Com., 1727, in-8°, p. 296.

confier l'éducation à des maîtres habiles; mais on ne put vaincre l'obstination du père. Marc-Antoine, rappelé, fut obligé de quitter Rome; il y revint bientôt, et cette fois avec un bagage poétique tout personnel. Le pape était alors à sa villa Magliana, où Flaminio lui fut présenté de nouveau: « Nous nous reverrons à Rome, mon ami, » dit Sa Sainteté à l'écolier (1). Léon X voulait jouer le rôle de précepteur, et s'assurer si Flaminio comprenait les vers aussi bien qu'il les lisait. L'épreuve eut lieu, et Flaminio s'en tira glorieusement. Il répondit aux questions de Sa Sainteté avec une présence d'esprit, une sûreté de goût, un choix d'expressions qui ravirent l'assemblée. Le pape, puisant à pleines mains des ducats d'or dans cette bourse qu'il portait toujours à ses côtés, s'écria :

Macte novâ virtute, puer, sic itur ad astra.

« Tu seras un jour, ajouta-t-il, non-seulement la gloire de ton père, mais l'ornement de l'Italie (2)! » Cette fois le père n'y put plus tenir : il céda son fils à Léon X, qui lui donna pour maître Raphaël Brandolini (3). A partir de ce moment, chaque jour se vérifie de plus en plus la prophétie du pape : l'enfant croît en sagesse et en talent; il a pour amis encore plus que pour protecteurs le comte Balthasar Castiglione, le seigneur le plus accompli de son siècle; Jean-Mathieu Giberti, évêque de Vérone, qu'on est sûr de trouver toutes les fois qu'une jeune muse a besoin de guide; Sannazar, le chantre de la Vierge; Frascator, peut-être le premier latiniste du siècle : à dix-huit ans il publiait des poésies, qu'il mettait sous la protection et sous le patronage d'un humaniste célèbre, Michel Marulli. Le pape voulait fixer à Rome

(1) Tiraboschi, t. VII, parte iv, p. 1411.

(2) Video enim te magnum tibi nomen comparatum, ac non genitori et generi tuo solum, sed et toti Italiæ ornamento futurum. — Joann. Ant. Flam., in op. M. A. Flam., p. 297.

(3) Mazuechelli, Scritt. d'Ital., t. VI, p. 2019. — Ginguéné, Biograph., art. M. A. Flaminio.

ce jeune homme, dont il avait prédit les succès, et qui relevait un véritable talent par des mœurs virginales. Marc-Antoine aurait aidé Sadolet dans ses fonctions de secrétaire de Sa Sainteté (1), poste brillant qu'aurait envié Sannazar lui-même, et que notre poète refusa pour ne pas désobéir à son père. Après la mort de Jean-Antoine, il ne put plus résister aux instances des cardinaux, qui voulaient s'attacher le poète qu'aimait Léon X. Contarini le choisit pour l'accompagner à Worms, au fameux congrès religieux qui se tint dans cette ville en 1540, et où Flaminio se serait trouvé à côté de Mélanchthon et de Calvin; mais il souffrait de cette maladie de poitrine que l'air tiède de Naples avait une fois guérie (2). Plus tard, nous le trouvons à Trente en compagnie du cardinal Réginald Pole, et toujours le même, cachant sa vie, aimant l'ombre et la solitude, et refusant la place de secrétaire du concile qu'on lui offre à plusieurs reprises. « Ange aux mœurs d'or, » a dit Tiraboschi, que le protestantisme jaloux voudrait, mais en vain, nous disputer, car il nous appartient à tous les titres : par sa soumission filiale surtout à l'Église sa sainte mère.

N'en croyons pas M. Sismondi (3) : la mélancolie, chez les Italiens, n'est pas toute dans l'imagination; Flaminio était poète par le cœur (4).

Nul, parmi les écrivains de la renaissance, n'a su comme lui peindre les peines de l'âme. Il a des traits de mélancolie que Goëthe ne désavouerait pas, comme dans ce petit tableau où il montre son cœur consumé par la douleur, ainsi que l'olivier par le feu (5). Et peut-être ne trouverait-on pas

(1) Roscoe, t. III, p. 339.

(2) Voir son élégie : Pausilippi colles, etc.

(3) Hist. litt. du midi de l'Europe, t. II, p. 211, in-8, 1813.

(4) Voyez, comme preuve, son élégie sur le sommeil, insérée dans les *Delitæ poet. ital.*

(5) Nunquam remittit anxius dolor, nunquam  
Meos ocellos recreat quies dulcis.  
Ut pingue olivam lentus ignis absumit,  
Sic cor misellum et cura sæva mororque.

dans l'œuvre du maître hollandais le plus fini deux têtes d'une grâce aussi ravissante que celles de ces deux jeunes filles, l'une qui sourit et l'autre qui pleure, chantées par Flaminio (1).

FERRERI. — POSTUMO. — COLOCCI, ETC.

Lisons les biographes de Léon X, le plus complet de tous, Roscoë; qu'ont-ils cherché à nous faire connaître? le souverain presque toujours, le pape bien rarement. Dans ce long cortège de lettrés qu'ils font défiler devant nos yeux, qui donc aura consacré sa lyre à Dieu? Ils ne nous le disent pas; en sorte qu'on prendrait le Vatican beaucoup plus pour un temple païen que pour la résidence du vicaire de Jésus-Christ. Et pourtant la prière a parmi ces illustrations poétiques plus d'un heureux interprète.

A quelques pas de Lyon, à l'endroit où les eaux bleues et vertes du Rhône et de la Saône se mêlent sans changer de couleur, court une colline toute verte au printemps, tout odorante au mois de mai, et çà et là trouée de grottes naturelles que tapisse une mousse luisante. C'est dans une de ces cryptes qu'au murmure d'un filet d'eau tombant des pa-

- (1) Vidisti nitidas per candida lilia guttas  
Ludere, cum tenui decidit imber aquâ?  
Et rorem de puniceis stillare rosetis  
Cum spirat nascens frigora blanda dies?  
Hæc facies, hæc est Ligurinæ flentis imago.

Aspicias ut læti surgunt per gramina flores,  
Explicat ut virides arbore ubique comas;  
Ut melius fulgent soles; ut nubila cælo  
Diffugiunt, terris diffugiuntque nives?  
Hæc facies, hæc est Lidia ridentis imago.

*Delitiæ ital. poet.*, in-16, t. 1, p. 1016-1017.

M. Ant. Flaminio a mis en vers trente psaumes. De Thou dit, au sujet de cet ouvrage : « Divinam Davidicorum psalmorum majestatem primus inter suos, cum aliquâ laude, latinis versibus expressit. »

rois de la montagne, un poète rêvait à la faute qu'il avait commise à Pise en se mettant au service du schismatique Carvajal. C'était Zacharie Ferreri, qui tout à coup apprit que le cardinal de Médicis venait d'être nommé pape. Alors il n'a plus peur : il reverra l'Italie, il obtiendra sa grâce ; car il n'est pas possible que le souverain pontife, qui, lui aussi, a vécu dans l'exil, ne pardonne pas au proscrit, quand le proscrit se reprend en vers latins (1).

Ferreri, qui tantôt, étendu sur un lit de mousse, célébrait dans un poème de mille hexamètres, fruit de trois journées de travail, selon Alex. Lelio, le bonheur du genre humain, auquel le ciel avait donné pour pontife Léon X, venait de quitter Lyon pour se rendre à Rome. Le pape s'était plaint bien souvent de la barbarie des hymnes qu'on chantait dans nos églises, et où la quantité n'était pas même respectée (2). Il pria Ferreri de corriger, et au besoin de refaire nos chants sacrés. Ferreri se chargea de cette œuvre difficile, et chaque semaine il venait réciter à Léon X quelques pages de son travail (3), nous n'oserions dire de son inspiration. En lisant les hymnes sur la fête de la Transfiguration, sur la sainte Trinité, sur la Vierge Marie, on comprend les éloges que Léon prodiguait au poète (4). Toutefois nous doutons que Sa Sainteté eût laissé publier le recueil de Ferreri tel qu'il

(1) Zachariæ Ferrerii Vicentini, Lugdunense somnium de Leonis X P. M. ad Summum Pontificatum divinâ promotione. — Carm. ill. poet. ital., t. IV, p. 270, Florentiæ, 1719, in-8°.

(2) Vides, mi lector, quos passim canunt in templis hymnos, uti sunt omnes ferè mendosi, inepti, barbarie referti, nullâque pedum ratione, nullâ syllabarum mensurâ compositi. — Préface des Hymnes de Ferreri, signée par Marinus Becichemus Scodrensis, Patavinæ Acad. Rhetor.

(3) Zachar. Ferrerii, Vic. Pont. Gardiens., Hymni novi ecclesiastici, juxta veram metri et latinitatis normam. On lit à la fin du vol. in-8° : Impressum Romæ hoc divinum opus ædibus Lud. Vicentini et Lautitii Perusini. Kal. feb. 1525.

(4) Singulos quidem hymnos prout à me quotidie probabant, legit ac probavit. — Pref.

parut à Rome en 1525. L'auteur était un Bembiste qui cherchait toujours ses images dans les odes d'Horace, et ne s'occupait de l'Ancien et du Nouveau Testament que pour y trouver le mystère ou le thème.

Il faut voir avec quel bonheur Léon X sait répandre ses bienfaits! Ferreri méritait sans doute une récompense : il le nomme d'abord à l'évêché de Guardia, dans le royaume de Naples, et plus tard, en 1520, il l'envoie en qualité de nonce apostolique en Allemagne, parce qu'il sait le zèle que déploya Zacharie au conciliabule de Pise, dont il était le secrétaire (1). C'est une triste page dans la vie de l'écrivain, mais qu'il a bien expiée depuis par sa soumission à l'Église. Pourquoi tenir à l'écart un enfant indocile qui avait eu le malheur de contrister la vieillesse de Jules II, mais qui se reprend et pleure? Si Ferreri eût voulu se réconcilier avec Jules II, le pape aurait oublié les égarements du secrétaire de Carvajal, mais il ne lui aurait peut-être pas donné une ambassade. Un poète, Postumo, qui n'avait point épargné Jules II, et qui s'était même bravement battu contre les troupes pontificales dans la guerre avec les Bentivogli, obtint son pardon au prix d'une élégie (2). Il est vrai que l'élégie était écrite en beau latin.

Postumo reparaît dans la querelle de Léon X avec Guidubald, fils de François-Marie, duc d'Urbin, et, comme sous Jules II, il en est quitte pour implorer en vers son absolution. Seulement, en habile courtisan, il a soin de comparer le doux repos dont jouit l'Italie sous Léon X, avec l'état de la Péninsule sous le règne d'Alexandre VI et de Jules II. Or, comment récompenser et les vers et le repentir du poète? Postumo habitait à Pesaro une vieille maison dont il avait hérité de ses pères, et qui tombait en ruine. Léon X la

(1) On conserve au château Saint-Ange les actes du concile de Pise, écrits sur parchemin, et où se trouve la signature de Ferreri. — Ab. Marini, degli Archiatri pontefici, t. I, p. 245.

(2) Ad Julium secundum Pont., ut subjectis et victis pareat hostibus. — El., lib. I, p. 15.

fit relever, et l'écrivain de s'écrier qu'Amphion vient de faire un nouveau miracle; car, aux sons d'une lyre, sa maison, à lui poète, est sortie de terre. Cette fois, la comparaison, toute païenne qu'elle est, ne peut être blâmée, même dans un chrétien célébrant le miracle opéré par le vicaire de Jésus-Christ (1).

Sur le chemin de Rome à l'Acqua-Vergine (2), André Colocci, qui changea son nom en celui de Colotius Bassus, avait une villa remplie de débris antiques. C'est là que se rassemblaient les archéologues. Le maître de la maison, désigné souvent sous la double épithète de *Sanctissimus* et de *Doctissimus*, avait recueilli les restes de l'académie romaine, dispersés depuis la mort de Pomponio Leto. Assis sur des cippes, des tronçons de colonnes, des fragments de corniches, ces savants, dont plusieurs étaient cardinaux, dissertaient, dans ce musée en plein vent, tantôt sur la leçon d'un manuscrit, tantôt sur un passage de Vitruve, tantôt encore sur les vers de quelque poète arrivé la veille à Rome. Colocci y lisait quelquefois des élégies pleines d'une grâce toute catulienne (3). Or le poète avait eu l'honneur d'adresser une pièce de vers à Sa Sainteté. La récompense ne se fit pas attendre : quatre mille scudi (4), que l'auteur employa sur-le-champ à l'achat de statues nouvelles et de marbres nouveaux. C'était de l'argent bien placé. Léon X

(1) Pro citharæ meritis tribuit Leo maximus aurum,  
Jussit et hinc vati tecta nitere sui.  
Quippe Amphionii non ficta est fabula muri,  
Si domus hæc blandæ structa canore lyræ est.

— *Guidi Posthumi Sylvestri eleg.*, lib. I, p. 7, ed. Bon. 1524.

(2) Hortuli Colatiani ad Aquam Virginem siti, maximâ vetustorum monumentorum copiâ instructissimi, quæ primis illis temporibus quibus antiquitatis studium caput extollere cœpit, unus Angelus Colotius sanctissimus doctissimusque vir, eo in loco summâ cum diligentia hinc inde collegit, magnam mihi inscriptionum multitudinem suppeditarunt. — On. Panv. Fast., lib. II. Apud Ubaldini, Vita Col., p. 31.

(3) Le poesie latine del Colocci sono, per eleganza, per grazia, uguali a quelle de' più colti poeti di questa età. — Tirab., t. VII, p. 1350.

(4) Lancellotti, Vita di A. Colocci.

ne se crut pas quitte envers Colocci : il lui donna la survivance de l'évêché de Nocera.

Postumo, Colocci et la plupart des poètes faisaient partie des soupers littéraires de Bembo; c'était un véritable Parnasse que la table du secrétaire pontifical, où les dieux étaient extrêmement mêlés. Grâce aux contacts journaliers des intelligences, l'humaniste change insensiblement de nature et cesse d'être disputeur. La satire disparaît des livres; si vous voulez la trouver, il faut la chercher sur une statue de Marforio. L'ironie vit bien encore, mais fine, enjouée, et point sanglante comme autrefois à Naples et à Florence. Berni et ses disciples nombreux s'amuseaient aux dépens de l'humanité, mais jamais de l'homme. Le nom propre est banni du pamphlet. Savonarole, en ce moment, n'aurait fait qu'une médiocre sensation à Rome, où sa parole, sans cesser d'être éloquente, aurait passé pour trop amère et pour injuste assurément. La vie du lettré, c'est une remarque qui n'a point échappé à Roscoë, est honnête, décente; ses écrits ne sont pas déshonorés par l'insolence ou l'obscénité. S'il vous prend envie jamais de connaître les poètes que Léon X recevait au Vatican, vous serez émerveillé de cette chasteté de style qui règne dans leurs écrits. Pour plaire à leur illustre maître, ils chantent tout ce qu'il aime avec passion : la paix dans la cité, la paix dans le ménage, et la paix aux champs. Il n'en est pas un seul, et le nombre en est bien grand, qui n'ait dans son recueil quelque bel hymne à Dieu ou à la Vierge. Quand on prend pour sujet d'un poème Jésus sur le Golgotha, ou Marie à Bethléem, c'est que le siècle est religieux. Il est incontestable qu'une révolution s'est opérée dans les mœurs de la société romaine depuis l'avènement au trône de Léon X. Les grandes familles des Ursins et des Colonne, qui, sous Alexandre VI, nous donnaient trop souvent le spectacle des luttes sanglantes, ont fait trêve à leurs querelles (1). Ce qu'il leur faut

(1) Dicam et aliud sanctæ tuæ pacis opus inauditum. Deducimus de

à cette heure, ce sont des statues, des livres, des monuments, des médailles, des tableaux; la richesse a cessé d'être un titre à l'admiration, si celui qui la possède ne sait pas, comme Chigi, s'en servir pour glorifier les lettres. Le peuple lui-même prend part à ce mouvement intellectuel, qu'il admire et comprend; et nous le voyons fermer ses ateliers pour entendre un ternal qu'improvise Accoti (1), ou pour aller au Vatican admirer une fresque de Raphaël. Si, sous Léon X, la peinture avait eu le tort de désertier la voie mystique du maître ombrien, du moins on ne peut lui reprocher, dans les grandes œuvres que lui commande la papauté, d'avoir sacrifié au paganisme, ainsi qu'on le faisait encore à Florence.

more senatores. Urbs omnis Columnensem comitatur : ventum erat ad Columnensium domum divite gazâ et festâ fronde cultam; ecce apparent portæ ornamenta, ubi vidimus utriusque senatoris insignia Ursinorum atque Columnensium, quò spectaculo nihil à multis sæculis vidit urbs Roma gratior. — Egidius Viterbiensis.

(1) Ariosto, *Orl. fur.*, cant. XLVI, 5, 10.